

INTRODUCING

JULIE BÉNA

Ingrid Luquet-Gad

Par l'intermédiaire de personnages fictifs, Julie Béna construit des propositions à mi-chemin entre l'exposition et la scène. À travers deux expositions monographiques ce printemps, à la galerie Édouard Manet à Gennevilliers et à la galerie Joseph Tang à Paris, sa pratique tisse des liens entre l'exposition comme médium des années 1990 et l'usage renouvelé du langage propre à la génération des *digital natives*.

■ Certaines analogies accidentelles, rapprochement fortuit de deux régimes que rien ne prédestinait à se rencontrer, ont la fulgurance des vérités révélées. Il en va ainsi d'une phrase du *Rhizome* de Gilles Deleuze et Félix Guattari, évocation aussi inattendue que précise de l'univers de Julie Béna : « Ne soyez pas un ni multiple, soyez des

« Have you seen Pantopon Rose ? » Acte 2, 2014.

(Avec le soutien du FNAGP et Flax Fahrenheit.)

© Olivia Fougeirol

Tous les visuels/all images: Court, de l'artiste et galerie Joseph Tang, Paris)

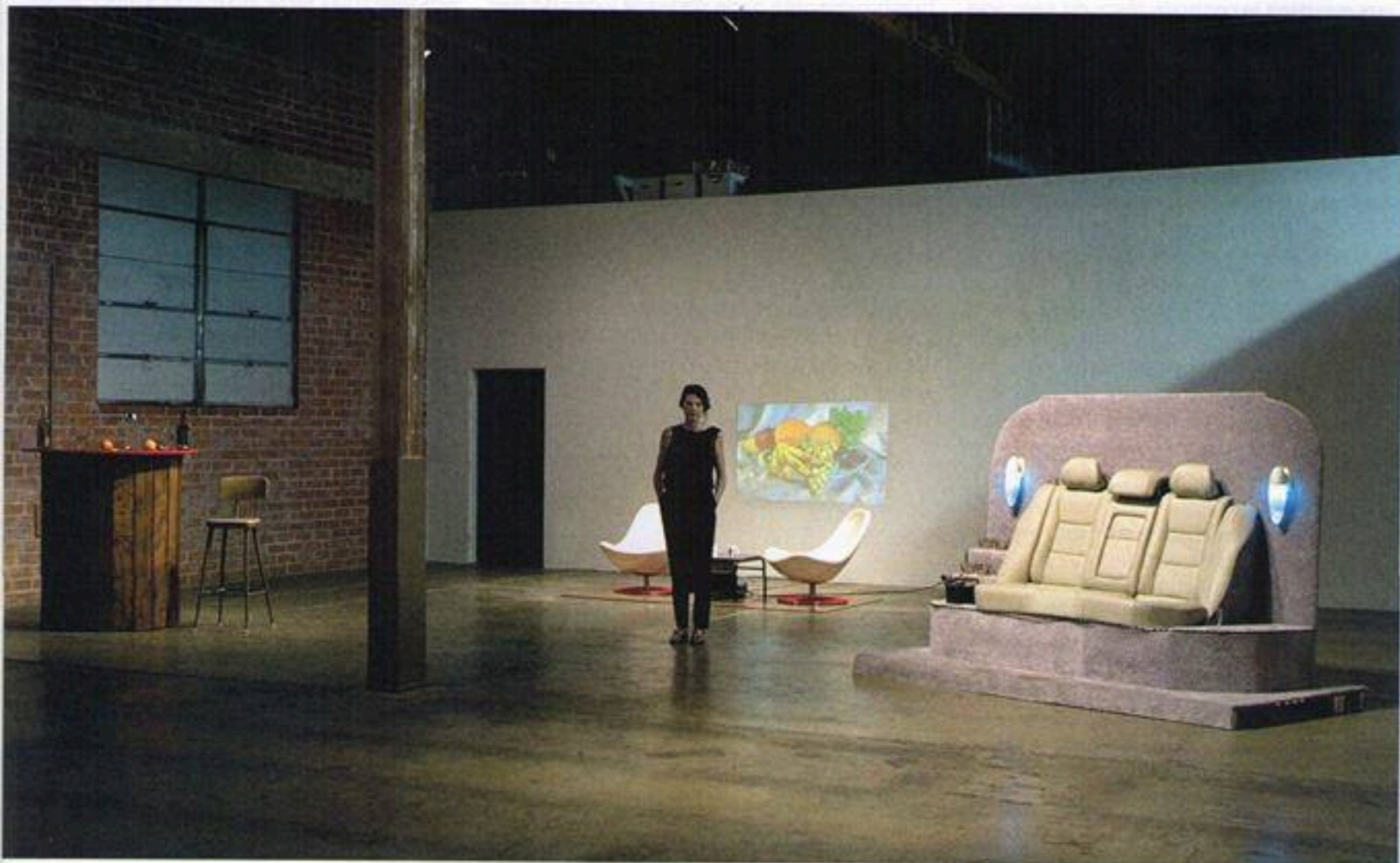
multiplicités ! [...] Faites des cartes, et pas des photos ni des dessins. Soyez la Panthère rose, et que vos amours encore soient comme la guêpe et l'orchidée, le chat et le babouin (1). » Cette phrase, il faut la lire un peu vite, l'arracher à son contexte initial. Alors, évinçant la Panthère rose, c'est Pantopon Rose qui vient s'y tailler une place.

PERSONNAGES FICTIFS

Pantopon Rose est un personnage fictif inventé par Julie Béna. Depuis 2011, la performance *Have you seen Pantopon Rose ?* active le personnage dont elle emprunte le nom au *Festin nu* de William S. Burroughs. Cet ambitieux projet évolutif en plusieurs actes, déjà montré à Londres, Montréal et Los Angeles, permet d'entrer de plain-pied dans sa pratique polymorphe. Dans cette « tragédie non tragique », la performance, le théâtre, la musique, la scénographie et l'installation se mêlent. Pantopon Rose ne parle jamais, mais chante et manipule des objets sur la scène, venant relier les fragments épars et créer de la cohérence entre les différents médiums. Tant et si bien que le personnage, tout

entier tourné vers son dehors, ne semble pas avoir de consistance propre – il est un embrayeur de récits.

Julie Béna ne fait pas de photos ni de dessins, elle fait des cartes. Ou plutôt, les personnages qu'elle invente s'en chargent pour elle. Pas de guêpe, d'orchidée, de chat ou de babouin, mais des créatures hybrides, issues de la culture populaire, réactivées au fil de ses interventions. « Comme pour une série, explique-t-elle, chaque exposition est l'occasion de retrouver ces personnages, avec la même attente que celle que certains ont pu nourrir autrefois pour le rendez-vous télévisé hebdomadaire avec *Beverly Hills* le jeudi. » En 2014, lors de son exposition *T&T Consortium, You're Already Elsewhere* au French Institute à New York, on faisait pour la première fois connaissance avec Miss None & Mister Peanut, qu'on retrouve dans chacune de ses deux expositions monographiques ce printemps, *Destiny* à la galerie Édouard Manet à Gennevilliers et *Nail Tang* à la galerie Joseph Tang à Paris. Dans des vidéos d'environ trois minutes à l'animation rudimentaire, Miss None, une simple





perruque rousse, et Mister Peanut, la célèbre mascotte arachide de la compagnie américaine de snacks Planters, deux personnages du rien, se livrent à des dialogues absurdes qui défient toute logique.

NOUVELLE APPROCHE DU LANGAGE

En réactivant un répertoire de formes génériques issues de la culture populaire et de masse, Julie Béna s'inscrit dans une lignée d'artistes qui émerge dans les années 1990. Ceux qui, dans le contexte élargi du *sampling*, utilisaient la société comme un réservoir de formes, attentifs à produire des scénarios afin de « maintenir le niveau de mobilité et d'invention dont l'aura dynamique de la soi-disant économie de marché a besoin (2) ». Il y a bien, chez Julie Béna, la présence d'un script en attente d'une potentielle activation. Mais l'héritage de l'exposition comme médium s'infléchit sous l'effet d'une nouvelle approche du langage telle qu'elle se met en place depuis quelques années chez les artistes natifs de l'ère digitale. Sous l'influence d'Internet, où essaient les écritures informelles, le langage s'incarne. Il n'est plus seulement, dans la perspective de Roland Barthes qui est celle des années 1990, l'occasion de ménager une place au récepteur-lecteur ou spectateur – mais devient un outil que l'on peut s'approprier. Le langage est un élément de résistance à l'intérieur d'espaces globalisés.

Cette page, de haut en bas/*this page, from top:*

« Les nuits de la pleine lune », 2014

(© Futura project)

« Und Eine Zitronenscheibe », 2012. Technique mixte.

80 x 120 cm. (Ph. R. Fanuele). *Mixed media*

Page de droite/page right:

« Destiny » (détail). 2015. (© Rémy Lidereau

Production galerie Edouard Manet, Gennevilliers).

Colored glass, ashtray, golden shaker, dices, cards

Dans les dernières expositions de Julie Béna, le mot accède à une matérialité nouvelle : il est pour ainsi dire customisé. Elle explique avoir voulu se concentrer sur la manière dont les mots sont mis en images au travers de la typographie, laquelle influe sur leur signification. À même les surfaces chromées du paysage bureaucratique de *Destiny* viennent s'inscrire les mots « Opportunity », « Flexibility » ou « Destiny ». On ne les lit pas, on les regarde, et la typographie désuète parle d'idéaux vidés de leur substance. De manière comparable, Ed Atkins, qui insère dans ses vidéos des mots en 3D, parle de la même manière de la métaphore qui devient « littérale » et « prend vie sous le firmament digital » (3). Dans le même espace, nous parvenons les voix stridentes de Miss None et Mister Peanut, qui échangent dans un anglais marqué d'un fort accent français. Ces voix, celles de l'artiste, témoignent de la manière dont chacun se fabrique sa propre langue, même dans le cas de l'idiome globalisé par excellence. La spécificité du travail de Julie Béna se situe au point de rencontre entre le scénario qui reprogramme notre perception de la

culture et le retour de la narration portée par une figure d'auteur qui revient là où on ne l'attend plus – dans une intonation, dans la boucle d'une lettre. Qu'il s'agisse des mots qui prennent corps ou des personnages qui, eux, sont désespérément en quête d'essence, des réalités hybrides se créent, non sans parenté avec les quasi-objets dont parle Bruno Latour. Dans le monde ultra-contemporain, le réel échappe, mais peu importe : chaque mot appelle le suivant, et les personnages sont déjà en chemin. En chemin vers l'inconnu, cette destination que nous vendent les pubs de parfum placardées un peu partout dans l'espace public international : « My destination smelled good. Do you know the unknown ? » (4) ■

(1) Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Rhizome*, Paris, Minuit, 1976.

(2) Liam Gillick, « Should the future help the past ? », in cat. *Dominique Gonzalez-Foerster, Pierre Huyghe, Philippe Parreno*, MAMVP, 1999.

(3) Ed Atkins, « Digital Reflex. Avery Singer and Ed Atkins respond to *Texte zur Kunst* », in *Texte zur Kunst – Art vs. Image*, n° 95, septembre 2014.

(4) Phrase extraite de *Miss None and Mister Peanut – First episode*, 2014, vidéo (2'57"). « Ma destination sentait bon. Connaissez-vous l'inconnu ? »

Julie Béna

Née en 1982. Vit et travaille à Paris et Prague

Expositions personnelles récentes et à venir :

2015 *How to ask better questions ?*, Artopia, Milan

Nail Tang, galerie Joseph Tang, Paris

Destiny, Galerie Edouard Manet, Gennevilliers

2014 *T&T consortium, you're already elsewhere*,

French Institute, New York

Expositions de groupe et performances récentes

2014 *Secession*, Institut français, Berlin ; *Totalement*

désarçonnés, Château de Maisons-Centre

des monuments nationaux

Rose Pantopon, the Novel, Lives Works,

a Centrale Fies, Dro, Italie ; *Night of the Tumblr on*

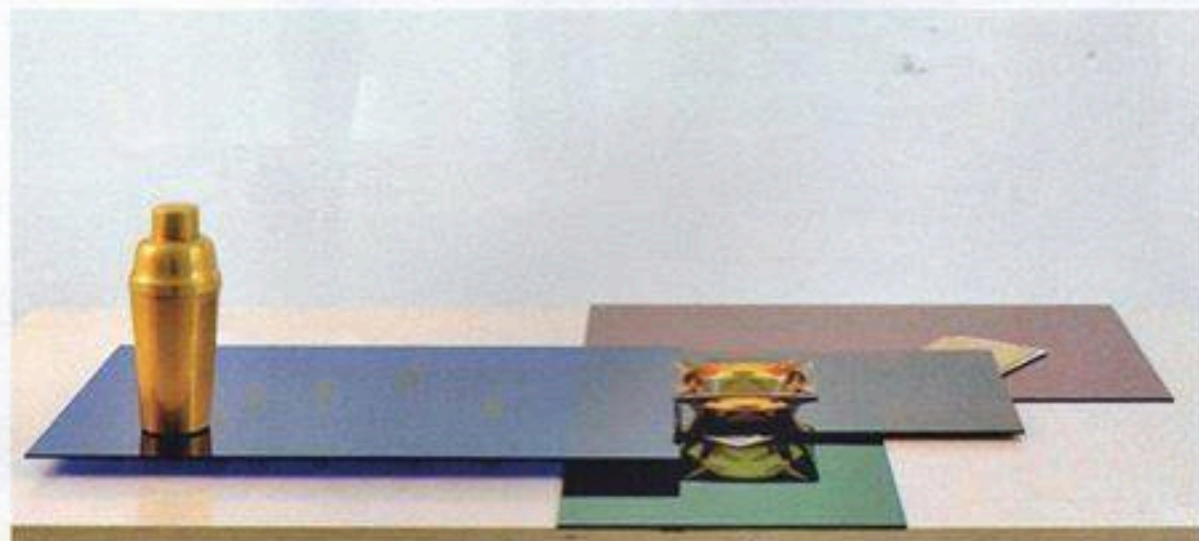
fire, Palais de Tokyo, Paris ; *Things*, Design Cloud,

Chicago ; *la Bête*, performance, musée de la

Chasse, Paris ; *Graphic Design*, Futura, Prague

SAM, performance avec Antonio Contador

Palais de Tokyo, Paris



Through the intermediary of fictive characters, Julie Béna constructs propositions that are half-way between exhibition and stage. In her two solo shows this spring, one at Édouard Manet gallery in Gennevilliers and the other at Joseph Tang in Paris, her practice explores links between the exhibition as medium (as per the 1990s) and the new linguistic practice of digital natives.

Some accidental analogies, the fortuitous juxtaposition of two regimes that had no reason to meet, have the intensity of revealed truths. This is true of a sentence about the rhizome by Gilles Deleuze and Félix Guattari, which is an evocation of Julie Béna's world that is as unexpected as it is precise: "Don't be one or multiple, be multiplicities! [...] Make maps, not photos or drawings. Be the Pink Panther and your loves will be like the wasp and the orchid, the cat and the baboon." (1)

FICTIVE PERSONAS

Pantopon Rose is a character invented by Béna, her name taken from *Naked Lunch* by William S. Burroughs. Since 2011 she has been at the heart of a performance, *Have you seen Pantopon Rose?*, an ambitious, open-ended project in several acts which has already been shown in London, Montreal and Los Angeles, which takes us to the heart of her polymorphous practice. In this "non-tragic tragedy," performance, theatre, music, scenography and installation come together. Pantopon Rose never speaks but sings and handles objects on the stage, linking scattered fragments and creating coherence around the different mediums. The result is that this character, who is totally externalized, does not seem to have any substance. She is a catalyst of narratives.

Julie Béna does not do photos or drawings, she makes maps. Or rather, the characters she invents do it for her. There are no wasps, orchids, cats or baboons, but hybrid creatures from popular culture, which react in the course of her interventions. "Like in a series," she explains, "each exhibition is an opportunity to get back to these characters, with the same expectancy as some used to feel when looking forward to Thursday and their weekly hit of *Beverly Hills* on TV." In 2014, at her exhibition *T&T Consortium, You're Already Elsewhere* at the French Institute in New York, we made the acquaintance of Miss None & Mister Peanut, who will reappear in the two shows this spring, *Destiny* at Galerie Édouard Manet à Gennevilliers and *Nail Tang* at Galerie Joseph Tang in Paris. In crudely animated videos lasting about three minute two insubstantial characters, Miss None, a

simple red wig, and Mister Peanut, the famous mascot of the American snacks company Planters, engage in absurd dialogues that defy all logic.

A NEW APPROACH TO LANGUAGE

In her reactivation of generic forms from mass culture, Béna is continuing the line of the artists who emerged in the 1990s—those who, in the wider context of sampling, used society as a reservoir of forms, taking care to produce scenarios in order "to maintain the level of mobility and invention needed by the dynamic aura of the so-called market economy." (2) There is, in Béna's work, the presence of a script waiting for a possible activation. But the heritage of the exhibition as medium is inflected by a new approach to language, as developed by the new generation of digital natives. Under the influence of Internet, with its teeming informal writings, language takes bodily form. No longer just, according to the Barthesian perspective of the 1990s, a way of making a space for the receiver—the reader or spectator—it becomes a tool that we can appropriate. Language is an element of resistance within globalized spaces.

In Béna's latest exhibitions the word attains a new materiality. It is, so to speak, customized. She says she wanted to concentrate on the way words are made into images through typography, which influences their meaning. The words "Opportunity," "Flexibility" and "Destiny" are written on the chrome surfaces of the bureaucratic landscapes of *Destiny*. We don't read them, we look at them, and the old-fashioned typography evokes ideals emptied of their substance. In a comparable way, Ed Atkins, who inserts 3D words into his videos, speaks of

metaphor becoming "literal" and "coming to life under the digital firmament." (3) In the same space the strident voices of Miss None and Mister Peanut come to our ears, speaking in English with a strong French accent. These voices, which are the artist's, show how every person makes their own language, even in what is the global idiom par excellence.

The specificity of Béna's work is located at the point of encounter between the scenario that reprogrammes our perception of culture and the return of narrative borne by an author figure who crops up where we are not expecting her—in an intonation, in the curve of a letter. Whether it is words becoming embodied or characters desperately searching for an essence, hybrid realities are created, not without kinship with the quasi-objects spoken of by Bruno Latour. In a world that is ultra-contemporary, the real escapes, but no matter: each world ushers in the one that follows, and the characters are already on their way. On their way towards the unknown, that destination sold to us by the perfume ads that plaster public space around the world. "My destination smelled good. Do you know the unknown?" (4) ■

Translation, C. Penwarden

(1) Gilles Deleuze and Félix Guattari, *Thousand Plateaus*, p. 27.

(2) Liam Gillick, "Should the future help the past?", exh. cat. Dominique Gonzalez-Foerster, Pierre Huyghe, Philippe Parreno, MAMVP, 1999.

(3) Ed Atkins, "Digital Reflex. Avery Singer and Ed Atkins respond to *Texte zur Kunst*," *Texte zur Kunst – Art vs. Image*, 95, September 2014, p. 72.

(4) Phrase excerpted from *Miss None and Mister Peanut – First episode*, 2014, video (2'57"). "My destination smelled good. Do you know the unknown?"

